



Autoportrait, 1938

C'est en effet avec la Résistance dans le Vercors, et, pour être précis, lors de mon rappel à Paris que je commençai à m'appeler Lucien Hervé. Un jour, on me dit : «À partir de demain, tu t'appelleras Lucien Hervé».

■ **H. U. P.** : Mais c'est avant la guerre que vous avez pris votre première photographie ?

**L. H.** : Oui, absolument. Ce fut, comme je le disais plus tôt, en 1938 que je fis mes premières images. Voulez-vous savoir quel fut mon premier cliché ? J'avais emprunté un appareil Reflex à cet ami hongrois et j'ai essayé de faire une photo de moi dans le reflet du miroir de l'hôtel où j'habitais. Ma première photographie est un autoportrait au miroir.

■ **H. U. P.** : Dans une interview très connue, vous dites aussi : «Je suis devenu photographe avec une paire de ciseaux...» Pouvez-vous m'en dire plus à propos de cette réplique célèbre ?

**L. H.** : C'était à l'occasion de ma première rencontre avec Le Corbusier à propos de laquelle vous me questionniez plus tôt. Quand un jour Le Corbusier me reçut dans son bureau, nous discutâmes un long moment, je me souviens qu'il me posa de nombreuses questions. Entre nous, tout s'est bien

était forte, souterraine, mais bien présente chez de nombreux maîtres.

**L. H.** : Oui, le cinéma suscitait alors une véritable fascination. J'aimais énormément Eisenstein, Pudovkin, les cinéastes russes, Pabst, les grands noms de l'expressionnisme allemand. Ils ont profondément influencé ma façon de photographier... C'est d'eux qu'est née ma passion pour les images, car n'oubliez pas que je n'étais pas photographe à l'origine ; de même, mais nous y reviendrons plus tard, ma passion pour les images et pour une certaine façon de construire la photographie me liait aussi au Bauhaus, avant même qu'il ne soit diffusé et connu en France par le grand public. Il faut se rappeler que les premiers travaux du Bauhaus y furent publiés à la fin des années 1940, après la Libération. Mais vous m'interrogez sur le cinéma et ses auteurs, n'est-ce pas ?

**F. N.** : Oui, et par exemple je serais curieux de savoir si Eisenstein a compté de façon particulière pour vous, comme pour la génération qui, dans ces années, découvrait sa façon révolutionnaire de filmer et de monter. Ce que vous avez souvent raconté à Hans Ulrich sur vos projets de livres me rappelle l'importance du montage non seulement chez Eisenstein, mais par exemple chez Rodchenko. Un



L'Accusateur, Dehli, 1955

démarches de pensée qui m'ont fasciné, je citerais les écrits d'Anatole France, ou encore de Voltaire. Pour résumer, je pourrais dire que ma conception du monde diverge radicalement de celle de Platon. Platon aurait volontiers détruit tous les écrits de Démocrite, or c'est précisément cet auteur qui a développé cette merveilleuse doctrine de Leucippe que nous connaissons en tant que première théorie atomiste, comme la première physique matérialiste. Par conséquent, avec ma vision de la vie, on imagine mal comment je pourrais être en accord avec Platon. Disons les choses telles qu'elles sont: l'idée du hasard qui m'est si chère me rapproche de Démocrite: «Tout est le fruit du hasard et de la nécessité» disait-il. Et ce n'est pas un hasard si Jacques Monod, que j'ai eu la chance de connaître, a choisi comme titre de son livre: «Le Hasard et la Nécessité» (1970).

■ **H. U. P.**: Vous connaissiez bien Jacques Monod, le biologiste moléculaire, à qui fut décerné le prix Nobel en 1965?

**L. H.**: C'est même grâce à lui que j'ai rencontré les médecins de l'hôpital de la Salpêtrière, qui m'ont ensuite suivi quand je suis tombé malade.



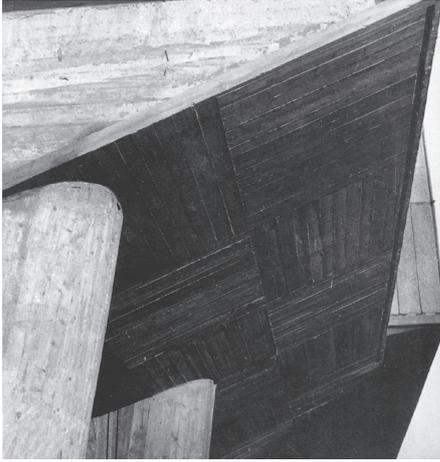
Le Père Couturier



Les jardins de Le Nôtre, Versailles



Paris sans quitter ma fenêtre



La Cité radieuse, Marseille, 1952



Abbaye du Thoronet, 1951

qui lui avez fait rencontrer Le Corbusier, n'est-ce pas ? Cette figure m'a toujours étonné parce que le Père Couturier fait partie des gens qui ont établi des passerelles entre les domaines les plus éloignés et les plus différents ; entre les disciplines, les arts, l'architecture, et dans son cas la religion. Pouvez-vous me parler un peu de lui, de ce personnage important, et malheureusement un peu oublié aujourd'hui ?

**L. H. :** Il dirigeait une revue qui s'appelait *Art sacré*, qui était, je dois dire, une revue d'avant-garde au sein de l'Église. Dès notre première rencontre, j'ai senti qu'en matière d'art nous avions des principes communs. Et comme je déteste tricher avec les gens, je lui ai immédiatement dit que j'étais athée, tout en redoutant un peu sa réaction. Il m'a répondu : « Et alors ? Vous savez, Fernand Léger, avec qui je travaille régulièrement depuis des années, est communiste, pour les mêmes raisons qui font que je suis prêtre ! » Les personnes franches s'entendent immédiatement.

Le Père Couturier venait nous voir et j'allais lui rendre visite au couvent des Dominicains, rue du faubourg saint-Honoré. Il m'a présenté au Supérieur et j'ai fini par être connus des Dominicains ! Quels hasards incroyables, la vie ! On se retrouvait là ensemble, et chaque fois, à ma grande surprise, ces



Le Corbusier